



## **L'adieu aux barricades. Du Blanquisme au Vaillantisme (décennies 1880 et 1890)**

Michel Pigenet

### **► To cite this version:**

Michel Pigenet. L'adieu aux barricades. Du Blanquisme au Vaillantisme (décennies 1880 et 1890). Alain Corbin et Jean-Marie Mayeur (dir.). La barricade, Éditions de la Sorbonne, 1997, Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles. <hal-03750137>

**HAL Id: hal-03750137**

**<https://hal.science/hal-03750137v1>**

Submitted on 11 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## **L'adieu aux barricades. Du Blanquisme au Vaillantisme (décennies 1880 et 1890)**

Michel Pigenet  
p. 367-379

Sans hésiter, c'est à « Vaillant, membre de la Commune », qu'Eugène Pottier, le célèbre auteur de *l'Internationale*, songea à dédier l'un des chants écrits en hommage aux événements du printemps 1871<sup>1</sup>. Dès son retour d'exil, en 1880, la tradition s'établit d'accueillir aux cris de « Vive la Commune ! » l'ancien délégué à l'Instruction publique, dont le prestige éclipsait les médiocres qualités oratoires<sup>2</sup> au même titre que « l'originalité, la subtilité, la pertinence » de la pensée politique<sup>3</sup>.

Réduire la notoriété de Vaillant à son passé de communard conduirait, certes, à de fâcheux malentendus. Il n'empêche, le nom du député de Belleville - haut lieu de l'imaginaire barricadier<sup>4</sup> - demeure d'autant plus attaché à l'ultime insurrection parisienne du siècle que nul n'ignore les liens noués par Vaillant avec *l'Enfermé* et ses compagnons.

Vaillant blanquiste ? La question a suscité une abondante littérature dont les ultimes conclusions ne paraissent pas devoir être remises en cause<sup>5</sup>. Fût-ce pour en dénoncer, à l'instar de Sorel, les faux semblants<sup>6</sup>, les contemporains avertis retiennent la filiation entre le « géomètre de l'insurrection »<sup>7</sup> et le dernier grand témoin de la Commune. L'assimilation s'étend aux adhérents du Comité révolutionnaire central -CRC - et du Parti socialiste révolutionnaire - PSR<sup>8</sup> -, sommairement qualifiés de blanquistes. Les objections avancées par Vaillant en 1890 n'y font rien<sup>9</sup>.

L'expression et la réputation qu'elle suggère auront la vie dure, parfois jusque dans les rangs vaillantistes<sup>10</sup>, où les militants les plus en vue ont souvent côtoyé Eudes, Granger, sinon Blanqui en personne. Six ans après son élection à la Chambre, Eugène Baudin, ouvrier porcelainier vierzonnais contraint à l'exil du fait de sa participation à l'insurrection de 1871, « figure poilue, vrai type du combattant révolutionnaire » selon Sembat<sup>11</sup>, passe toujours pour un « émeutier » aux yeux de Pelloutier<sup>12</sup>. Flatteuse ou compromettante, la renommée renvoie, une fois encore, à un passé assez lointain pour friser l'anachronisme, pour peu que l'on se réfère à la réalité des actions entreprises depuis 1880.

### **La fin des barricades ? Le verdict des faits**

#### **Les turbulences vaillantistes**

Formés à bonne école, les vaillantistes ont appris à se saisir des moindres signes de mécontentement capables d'entraîner les masses dans la lutte. « On ne crée pas un mouvement, on le dérive », conseillait Blanqui<sup>13</sup>. Dans cette perspective, le CRC n'a pas son pareil pour fonder des ligues spécialisées, aussi nombreuses qu'éphémères. Si les conditions le permettent, on cherche à « créer l'immense agitation »<sup>14</sup>, point d'appui de « l'action énergique de la force organisée du Peuple »<sup>15</sup>. Vaillant ne s'embarrasse pas d'euphémismes. « Nous ne sommes plus à Londres, Genève ou Nouméa, écrit-il dans le premier numéro de *Ni Dieu ni Maître*, nous sommes à Paris, nous avons en attendant mieux, poings, pieds et bâtons... »<sup>16</sup>.

Sans reprendre à leur compte les outrances de Granger ou de Roche, prompts à dénoncer « les modernes Byzantins », amateurs de discussions interminables quand « l'action, l'action révolutionnaire, (...) est le seul remède aux iniquités dont le pays souffre »<sup>17</sup>, les amis de Vaillant ne craignent pas les turbulences.

« Je suis socialiste d'action plutôt que de parole », admet Baudin<sup>18</sup>. Ce ne sont pas des paroles en l'air. Sitôt élu, le député s'efforce d'être partout « où les intérêts des travailleurs sont en jeu, où il y a des petits, des humbles à défendre contre le capitalisme »<sup>19</sup>.

Omniprésent dans le département du Cher, il sillonne la France ouvrière, du Nord au Tarn en passant par la Loire-Inférieure. A Paris, en mars 1892, il trouve le temps de participer à l'occupation de l'église Saint-Merri<sup>20</sup>. Bien que plus casaniers, ses camarades dionysiens n'hésitent pas devant ce genre d'éclat. En mars 1893, ils interrompent le sermon d'un missionnaire diocésain et déclenchent une bataille rangée dans l'église Saint-Denys-de-l'Estrée<sup>21</sup>.

Indépendamment des tempéraments et des microclimats, cet activisme découle d'une conception générale de l'action militante. « Où est la force, est le droit », estime le jeune Henri Laudier<sup>22</sup>. De là à s'engager dans une stratégie de guerre civile, il y a cependant un pas que les vaillantistes ne franchiront jamais.

### **Agitations et troubles urbains ; la barricade introuvable**

Bien qu'éprouvées par les coups de boutoir de désordres aux motivations variées, les institutions républicaines et bourgeoises résistent. Fort de la victoire remportée sur la Commune, le régime échappe aux explosions insurrectionnelles que ses prédécesseurs avaient dû affronter avec un bonheur inégal. Cependant, les vingt dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, secouées par une série de crises sociales et politiques, ne manquent pas d'épisodes violents, notamment dans les villes, foyers de contestation et lieux par excellence de la tradition barricadière.

Les sympathisants du CRC et du PSR impliqués, quand ils n'en sont pas les instigateurs, dans nombre des troubles parisiens des années 1880 et 1890, ne basculent cependant à aucun moment dans l'insurrection. En atteste leur attitude au cours de trois événements parmi les plus agités de la période. Malgré les déclarations enflammées lancées par Vaillant ou Eudes durant l'hiver 1883<sup>23</sup>, ils restent à l'écart du rassemblement des « sans travail » du 9 mars qui, formé aux Invalides, s'achèvera par le pillage de trois boulangeries du boulevard Saint-Germain<sup>24</sup>.

Les dirigeants du CRC voient plus loin que ces poussées de colère désordonnées lorsque, à la fin du mois de novembre 1887 - alors que les manœuvres boulangistes et radicales sont relancées par la crise présidentielle - ils invitent leurs militants à se préparer à la résistance au cas où Ferry accèderait à la présidence de la République<sup>25</sup>. Tandis que des émissaires sondent, les comités radicaux, les conseillers municipaux, mais encore les « petits bourgeois déroulédistes »<sup>26</sup>, Vaillant approuve l'idée d'une manifestation aux abords du Palais-Bourbon. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> décembre, Eudes, partisan d'un « effacement apparent » du CRC afin de « ne pas effrayer les bourgeois », ne prévoit pas moins l'occupation de l'Hôtel-de-Ville et de la Chambre. « Quand nous y serons, on verra bien si on nous délogera », conclut-il. « Tous les hommes d'action du Comité étaient sur le pied de guerre avec des chefs désignés et acceptés qu'ils étaient disposés à suivre jusqu'au bout », se souviendra Da Costa<sup>27</sup>. Le « général » Eudes se préparait « à proclamer la Commune »... Dans son fief de Belleville,

Vaillant évoque le recours aux armes et aux pavés devant un public enfiévré que la salle Favié ne suffit pas à contenir<sup>28</sup>.

Les lieux, l'ambiance, la confusion, préfigurent le 6 février 1934<sup>29</sup>. De fait, les 2 et 3 décembre, des dizaines de milliers de Parisiens, membres de la Ligue des patriotes ou fidèles de Louise Michel, Eudes et Vaillant, expriment leur haine à l'égard de Ferry. Les principaux heurts avec les gardes municipaux renforcés par des escadrons de la Garde républicaine se concentrent dans les parages de la Chambre. Repoussés non sans mal vers la place de la Concorde, le boulevard Saint-Germain et les quais, les groupes se reconstituent et font face à leurs poursuivants. A deux reprises on frôle le drame lorsque des manifestants tirent des coups de revolver<sup>30</sup>. Ces débordements restent toutefois l'exception. Nul ne s'avise de brandir un fusil et le gouvernement consigne la troupe dans les casernes. Les blessés se comptent par dizaines, mais il n'y a pas de mort. Mobile, la foule n'a pas cherché à se fixer. Les tas de pavés du chantier de la place de la Concorde font office de projectiles, mais pas davantage que la voiture à chevaux attaquée par la foule, ils ne serviront de matériaux pour une quelconque barricade.

Sur le mode mineur, des incidents similaires ponctuent, le 8 août 1888, les obsèques d'Emile Eudes, organisées au beau milieu d'une grève mouvementée de terrassiers, qui, par centaines, ouvrent le cortège funèbre<sup>31</sup>. Les indicateurs de la préfecture signalent que le CRC a recommandé d'être calme et de... « s'armer »<sup>32</sup>. Il n'est pas question de provoquer la police, mais en cas de « collision », dit-on, il faut s'attendre à une « journée révolutionnaire chaude »<sup>33</sup>. « Début de guerre civile » titre *Le Cri du Peuple* au lendemain des funérailles<sup>34</sup>. Le compte rendu du quotidien ne confirme pas l'en-tête accrocheur. S'il dénonce le comportement des forces de l'ordre, le journal réduit la portée des échauffourées. Celles-ci ont débuté place de la République, quand les gardes municipaux ont voulu s'emparer de deux drapeaux rouges. Elles se prolongent tout le long du trajet et reprennent, après l'inhumation, à la sortie du Père-Lachaise. Le chroniqueur parle de coups de fusils<sup>35</sup> et s'attarde sur la rumeur qui, un moment, a couru parmi les manifestants : une barricade aurait été dressée boulevard de Charonne. Après enquête, le journaliste ramène l'incident au rang de péripétie secondaire. Des terrassiers passant près d'un convoi de sable et de gravier ont dételé les chevaux et versé le contenu des tombereaux sur la chaussée, avant de s'enfuir à l'arrivée de la première patrouille<sup>36</sup>. L'émeute n'était pas au programme. « C'est à son jour, c'est à son heure que le Peuple relèvera la provocation qui vient de lui être jetée par ce gouvernement », note *Le Cri du Peuple*<sup>37</sup>. « L'opportunisme n'aura pas son massacre », renchérit Vaillant<sup>38</sup>.

La patience et la prudence sont plus nettement encore au cœur de la tactique préconisée par les militants du CRC engagés dans des conflits sociaux provinciaux. En 1886, pendant la grève des métallurgistes vierzonnais, alors que plus de cinq cents soldats récemment dépêchés stationnent aux carrefours et que la cité s'alarme de projets anonymes d'incendie, Vaillant presse les ouvriers de dédaigner les provocations, de « faire le vide autour de la force armée »<sup>39</sup>. Baudin tente de prouver que la fermeté n'implique pas la violence. Le 16 août, il négocie la dispersion des manifestants. Le 5 octobre, il s'interpose lors d'une charge<sup>40</sup>. Loin de céder à la colère que provoque son arrestation, ses amis gardent le cap et préconisent de ne pas se détourner des « moyens pacifiques »<sup>41</sup>. Quelques mois plus tard, Baudin expliquera qu'il était de son « devoir de défendre (la grève) et surtout d'atténuer un conflit qui pouvait devenir assez grave ». « Ma place, écrit-il, se trouvait où était le danger, résolu cette fois encore à faire tout le possible pour éviter le conflit »<sup>42</sup>. Accouru à Fourmies, endeuillée par la fusillade du 1<sup>er</sup> mai 1891, il prêche une nouvelle fois le calme<sup>43</sup>. A Carvin, il tient le même discours aux mineurs. « Si des collisions ont lieu, vous me verrez entre la troupe et les

travailleurs », promet-il<sup>44</sup>. Cette attitude combinant efficacité et courage n'est pas étrangère à la popularité de Baudin auprès des Carmausins qui, littéralement, chantent ses louanges en 1892<sup>45</sup>.

Conclure à l'assagissement du député de Vierzon ferait perdre de vue l'essentiel. Militant ouvrier de longue date, l'ancien communard sait distinguer une grève d'une révolution. Pour le reste, Baudin succombe parfois aux réflexes acquis dans sa jeunesse. Ainsi penche-t-il d'emblée du côté des adhérents du CRC qui proposent de « se rendre au milieu de l'émeute » estudiantine de juillet 1893<sup>46</sup>. Les troubles causent la mort d'un étudiant et occasionnent d'importants dégâts dans le Quartier Latin où des véhicules, des bancs, des kiosques et des vespasiennes renversés encombrant la chaussée comme autant d'ébauches de barricades<sup>47</sup>.

Bon gré mal gré, les compagnons de Vaillant ne renouent pas avec une technique insurrectionnelle dont les villes des décennies 1880 et 1890 ont cessé d'être le théâtre<sup>48</sup>. Lieux de convergence et passages obligés des foules en colère, les voies urbaines résonnent certes des cris de haine d'alors. De temps à autre on s'y bat. Mais les pierres qui s'y entassent servent dorénavant de projectiles tandis que les coups de feu isolés se sont substitués aux salves meurtrières d'antan. Si elles n'ont pas complètement disparu, ces dernières sont le fait exclusif de la troupe et ne fauchent plus des insurgés réunis derrière un barrage de fortune. Au plus fort des rares amorces d'émeutes, les citoyens optent pour la vitesse manifestante<sup>49</sup>. Blanquistes et vaillantistes ne font pas exception quand bien même l'inertie du langage empêche le discours d'être l'exact reflet des pratiques.

## **La barricade, une référence familière et encombrante**

### **Insurrection pensée et barricade imaginaire**

Théoricien des luttes ouvrières et de la révolution socialiste, Vaillant n'est pas un tacticien de la guerre des rues dans la lignée de l'auteur de la célèbre *Instruction pour une prise d'armes*.

Pourtant, sans revenir aux premières années londoniennes, durant lesquelles l'exilé se plaignait des difficultés rencontrées à transformer l'AIT en « organisation militaire »<sup>50</sup>, et tançait les « amateurs de demi-mesures », prêchant « l'abstention de la lutte armée »<sup>51</sup>, on devine, çà et là, la persistance de préoccupations blanquistes. S'il est impossible d'attester l'accord ou l'intérêt de Vaillant pour la publication, dans le journal du CRC, de larges extraits d'une *Instruction en cas de troubles* parue en 1881, divers témoignages confirment sa participation aux discussions préparatoires des journées de décembre 1887.

Quant aux prises d'armes, l'héritage blanquiste le moins fragile se situe du côté des projets de réorganisation militaire. « La France hérissée de travailleurs en armes, c'est l'avènement du socialisme », déclarait l'*Enfermé*<sup>52</sup>. La revendication de l'armement général du peuple est, à Paris autant qu'en province, une constante du discours vaillantiste. Les circulaires électorales et la publication en feuilleton des écrits de Blanqui sur la question en témoignent<sup>53</sup>. Dix-huit ans après la campagne orchestrée par la Ligue pour l'abolition des armées permanentes, le programme du PSR maintient intacte cette exigence.

La rhétorique militaro-blanquiste elle-même ne se révèle pas systématiquement incompatible avec le vocabulaire marxiste de la lutte des classes. A tout propos, les proclamations vaillantistes engagent à « marcher » sur l'ennemi et à le « balayer ». Les professions de foi invoquent « la poussée qui conduira définitivement (le capital) au tombeau », traitent les

« bourgeois » de « parasites » que leur inutilité condamne à « être supprimés »[54](#). Lors de la moindre compétition municipale, les appels parlent de « préparatifs de combat » et « d'assaut en règle »[55](#). Apprécié et repris par la base, ce discours prend forme au sommet. En 1892, la Déclaration du CRC réorganisé annonce la construction de « l'avant-garde de l'armée ouvrière »[56](#). Pour sa part, Vaillant file volontiers la métaphore guerrière. « Un parti de classe, explique-t-il en 1900, n'est autre chose qu'une armée en campagne et toujours prête à donner l'assaut à la forteresse ennemie »[57](#). Il évoque plus loin les « bataillons » de travailleurs à « mobiliser ». Simples tournures de style ? On peut le penser au vu des conduites effectives. La fréquence du ton et du style laisse cependant percer les fragments d'une culture politique marquée par l'imaginaire des insurrections.

Latente, la référence a tôt fait de surgir, sans qu'il soit aisé de distinguer la figure symbolique de la consigne concrète. Aux heures chaudes de 1887, n'entend-on pas Vaillant se défier des provocations, puis déclarer : « s'il n'y a plus de pavés de pierres pour élever les barricades, il reste les maisons à abattre »[58](#) ? « Notre devoir, poursuit-il, est de rester l'arme au pied, et quant au cri de : A bas Grévy ! Il signifie : Apprêtez armes ! ».

### Variations autour d'un symbole

Durant les années 1870, la barricade conservait encore ses vertus tactiques. Au congrès de l'AIT, à La Haye, les blanquistes rédigèrent ainsi une résolution qui, admettant la grève comme « moyen d'action révolutionnaire », spécifiait que « la barricade en est un autre et le plus puissant de tous »[59](#).

Après 1880, et pour longtemps, le terme a valeur de signe de reconnaissance. Chaque célébration du 18 mars est ainsi l'un des moments privilégiés où, à travers la commémoration des victimes de la Semaine sanglante et le récit de l'héroïsme barricadier, se retrempe une identité politique, avec force drapeaux rouges et chants[60](#). En revendiquer l'héritage revient à manifester son appartenance aux courants les plus radicaux et à protester d'une fidélité que la quête de mandats électoraux rend suspecte. Face aux critiques anarchistes, Baudin garantit qu'il serait « le premier, plutôt que de renoncer, à faire le coup de feu s'il était nécessaire »[61](#). Le député du Cher a beau jeu d'opposer son passé aux insinuations malveillantes de ses détracteurs. Candidat au siège de conseiller général de Bourges, un adhérent du CRC que son âge prive d'un tel atout s'en tire aux prix des plus énergiques promesses. A l'heure de la « révolution internationale », assure-t-il, « je foulerai aux pieds le mandat que vous m'avez confié et en avant à la barricade ! »[62](#).

Autour du mot, d'autres expressions se bousculent et parfois s'y substituent par association d'idées et d'images. La plus ordinaire est celle du *pavé* que l'on « soulève »[63](#) ou que l'on « remue »[64](#). Viennent ensuite la *rue* dans laquelle on « descend »[65](#), les *fusils* que l'on « fourbit »[66](#), les *balles*[67](#) et les *coups de feu* dont le champ sémantique déborde le strict domaine des barricades. Symbole de combat acharné et de sacrifices, ces dernières suggèrent encore le sang que l'on se dit prêt à « verser »[68](#) et qui, de toute manière, « doit couler »[69](#).

Lié aux représentations les plus spectaculaires du combat social et politique, le vocable jaillit par temps d'orage et d'exaltation. Mieux que d'autres, il traduit la révolte et l'exaspération. A l'occasion des troubles anti-ferryistes de 1887, la soif de vengeance constitue également l'une des principales sources d'inspiration barricadière. « La Révolution n'a rien oublié », prévenait Vaillant, en 1880, dans un article menaçant pour les « carcasses réactionnaires »[70](#). Le 19



mars 1884, il souhaite voir le « prolétariat renaissant » se préparer « à la grande bataille qui fera la revanche »[71](#) dont le désir est à la mesure de la répression versaillaise.

S'il nourrit la haine de ses auteurs, le souvenir des massacres de 1871 entretient aussi chez les rescapés le souci d'éviter un nouveau carnage. En 1885, la résolution d'inspiration vaillantiste, adoptée lors d'un rassemblement de « sans travail » berruyers, envisage de « mourir courageusement dans une lutte suprême pour la vie », puis souligne qu'il est « du devoir de tous d'épargner, si possible, le sang du peuple »[72](#). Dans ce but, des militants vont jusqu'à comprendre, sinon justifier, les attentats individuels. A l'instar de Louise Michel, quelques uns estiment ainsi qu'au lieu de « livrer à de nouvelles hécatombes (la) foule bien-aimée », il « vaut mieux ne risquer qu'une tête »[73](#). En avril 1881, un article anonyme paru dans *Ni Dieu ni Maître* rend hommage aux nihilistes russes avant de présenter un long exposé technique sur la fabrication et les conditions d'utilisation de la nitroglycérine[74](#)... Six ans plus tard, plusieurs des orateurs d'une réunion du CRC jugent inutile de dresser des barricades et préconisent d'user de « moyens scientifiques (...) contre le fusil Lebel »[75](#).

Sans indulgence pour les anarchistes qu'il qualifie de « provocateurs » et de « malades mentaux »[76](#), Vaillant affiche sa préférence pour la lutte de masse, « ce grand mouvement » dont la « grandeur (...) peut exclure la violence »[77](#). Cette dernière n'intervient plus dès lors qu'à titre d'ultime recours. Ponctuellement, les militants s'en servent pour riposter à l'arrogance des forces de l'ordre[78](#). Sur le fond, les vaillantistes tiennent la classe dirigeante pour responsable « des catastrophes et des violences qui sont autant de retards et d'incertitudes et qui ne sont provoquées que par (ses) résistances »[79](#). Décidé à ne négliger aucune des ressources parlementaires pour faire avancer les réformes sociales, Baudin avertit : « si le gouvernement ne donne pas satisfaction à l'ouvrier », ce dernier devra se résoudre à user « des pavés et des barricades »[80](#).

Nombre de discours se placent dans une perspective plus défensive, celle-là même qui fut à l'origine de la Commune. En 1881, Vaillant n'agit la menace de barricades qu'au cas où le pouvoir exécutif dissoudrait la Chambre[81](#). L'insurrection s'inscrit ici dans la pure tradition montagnarde de citoyens « prêts à défendre (la République) les armes à la main »[82](#). Sans exclure l'alibi tactique, force est de constater que, dans le tumulte des années 1887-1888, le conseiller de Paris prend soin de lier l'emploi des armes à l'hypothèse d'une agression contre la République[83](#). Dès 1888, cependant, Vaillant veille à ne pas amalgamer « la puissance grandissante de la Révolution » avec la préparation de nouvelles « journées de Juin et de Mai »[84](#). « Ce qu'il faut, écrit-il, ce n'est plus une émeute, mais une révolution. Ce n'est plus une victoire éphémère, mais le triomphe définitif... »[85](#). En son temps, il est vrai, Blanqui ne disait pas autre chose[86](#).

Vaillant va toutefois plus loin lorsqu'il conteste l'efficacité des barricades. En 1867, déjà, le jeune étudiant observait que « la révolution ne veut pas jouer, dans la rue, à armes inégales, par une lutte prématurée, son triomphe certain »[87](#). Ce qui n'était alors que constat de bon sens, a mûri à l'épreuve des faits et de leur interprétation théorique. Interrogé en 1891 sur la conquête du pouvoir, Vaillant ne bannit aucun type d'action, mais précise : « nous savons très bien que ni les échauffourées ni les actes individuels quelconques ne peuvent être utiles, au contraire ! »[88](#). Contre les nostalgiques de méthodes obsolètes qu'il sait nombreux parmi les anciens blanquistes, l'indulgence n'est plus de rigueur. A l'endroit des « maniaques du passé et des sots du présent »[89](#), des « attardés »[90](#), la critique oscille entre la dérision et l'anathème. La polémique aidant, les barricades, dont il redoute par ailleurs les conséquences sanglantes, sont ravalées au rang de « bagarres de rues »[91](#) et « d'escarmouches »[92](#). « Ce

spectre, défroque de toutes les réactions »[93](#), ne conviendrait désormais plus qu'à l'adversaire sûr de sa victoire et trop heureux de cultiver des peurs insensées.

La fermeté, le caractère apparemment définitif de cet adieu aux barricades, marquent le terme d'une évolution qui, en vingt ans, ne fut ni linéaire ni uniforme. La dissidence boulangiste a précipité le dépoussiérage des références. Que l'on ne s'y trompe pas, toutefois, les clarifications du début des années 1890 ne vont pas sans remords et les retours de flammes ne sont pas rares. Pour peu que les espérances électorales tardent à se concrétiser[94](#) ou que les autorités malmènent les travailleurs, le discours se durcit, puise dans l'imagerie insurrectionnelle. La récurrence n'est pas propre aux vaillantistes[95](#), mais la filiation blanquiste favorise bien des entrelacs, y compris avec l'activisme anarchiste[96](#).

Dans une organisation à voix multiples comme l'est le CRC, l'usage de la rhétorique barricadière dépend beaucoup de l'expérience, de la personnalité et de l'humeur des orateurs. Ainsi semble-t-elle être davantage l'apanage de Baudin que de Vaillant après 1890. En dehors des réunions festives et commémoratives où les refrains belliqueux obtiennent un succès assuré, les militants des petites villes et des villages, ne sont pas les derniers à brandir l'éventualité d'un mode de révolte qui, objectivement, ne les concerne pas.

### **Nouveaux mythes insurrectionnels et ultime prise d'armes**

L'audience acquise en province par le CRC vaillantiste a sans doute concouru à l'abandon de pratiques insurrectionnelles urbaine dont Paris avait chèrement payé le prix en 1871. On ne tient là, cependant, qu'une bribe d'explication.

En dépit de solides préventions contre la « duperie » électorale et la « bastille parlementaire », Vaillant et ses camarades participent aux compétitions municipales, cantonales et législatives. Bien leur en prend, tant à Paris ou en banlieue que dans le Cher. Assez rapidement, des victoires locales prolongent les résultats honorables des premières consultations. Avec plus de 100000 voix en 1893, le CRC triple son score précédent, réunit le cinquième des suffrages socialistes et obtient quatre sièges de député[97](#). Présents dans plusieurs conseils municipaux et à la Chambre, les vaillantistes prennent leurs responsabilités à cœur et lient du mieux qu'ils peuvent l'exercice de leurs mandats aux différentes facettes de « l'action totale » prônée par leur chef de file. Chemin faisant, ils s'adaptent aux nouvelles conditions d'une vie politique à cent lieues de la tradition des secrets, des complots et des émeutes de jadis. Les efforts accomplis pour disposer, coûte que coûte, de journaux autonomes, la création des ligues, la transformation du CRC en parti[98](#), vont dans le sens de ce que l'on hésite toutefois à qualifier d'intégration. La révolution, en effet, reste l'horizon des adhérents du PSR dont les dirigeants prévoient maintenant qu'elle ne sera pas l'œuvre « d'une minorité en révolte, mais d'une majorité consciente »[99](#). S'ils s'interdisent encore de proscrire à l'avance l'emploi de la force et continuent de revendiquer le droit à l'insurrection, celle-ci a cessé de s'identifier aux seuls combats de rue.

La montée en puissance des syndicats et des luttes ouvrières laisse entrevoir de nouveaux moyens de vaincre le capital et son Etat. A la différence des guesdistes, les vaillantistes ne renient pas leur adhésion de 1888 au principe de la grève générale[100](#). En 1892, ils soutiennent la création de la fédération des Bourses du travail dont les deux premiers secrétaires appartiennent au CRC[101](#). Soucieux de voir la jeune CGT se tenir à l'écart « de toutes les écoles politiques »[102](#), ils ne dévient pas de cette ligne. De futurs dirigeants syndicalistes s'initient d'ailleurs au combat de classe à leurs côtés[103](#).



La bonne volonté vaillantiste n'éteint pas, cependant, les divergences qui subsistent avec les syndicalistes révolutionnaires. La ligne de fracture joue au sein de la SFIO où Vaillant combat les thèses de Lagardelle et d'Hervé. En 1910, le député de Paris ne songe pas un instant à rejoindre le « parti révolutionnaire » d'action directe soutenu par l'animateur de *La Guerre sociale*<sup>104</sup>.

Et pourtant... La même année, les « insurrectionnels », ainsi que se nomment les amis d'Hervé, présentent au congrès de Nîmes une motion au vitriol qui, digne des appels du CRC de la décennie 1880, qualifie de « chimère » l'idée d'une « conquête électorale du pouvoir politique »<sup>105</sup>. L'issue, répètent-ils, réside dans « les seuls moyens révolutionnaires (grève générale insurrectionnelle, etc.) ».

Les proches de Vaillant, répétons-le, ne récusent pas cette éventualité par principe. En 1906, face au risque de conflit européen, ils poussent la SFIO à prendre l'engagement d'empêcher la guerre par « tous les moyens », « depuis l'intervention parlementaire (...) jusqu'à la grève générale ouvrière et l'insurrection ». Conçues pour être conduites à l'échelon international, ces deux solutions se heurtent au refus de la social-démocratie allemande de procéder à l'examen des modalités de passage à l'acte<sup>106</sup>. En France même, les militants n'approfondissent guère les conditions de mise en œuvre d'un « droit » que l'absence de tactique minutieuse condamne à demeurer abstrait, bientôt hors de saison.

Mus par un double réflexe patriotique et républicain, c'est en effet à la défense nationale que, la guerre déclarée, Vaillant et ses compagnons vont consacrer toute leur énergie. Quatre ans durant, l'armement du peuple, aux antipodes du projet qui, hier, ne se dissociait pas de l'insurrection émancipatrice, allait plonger les hommes dans la terrible réalité des tranchées.

## Notes

<sup>1</sup> « La Commune a passé par là ! » in POTTIER E., *Chants révolutionnaires*, Paris, Bureau du comité Pottier, s.d.

<sup>2</sup> Marcel Sembat a dépeint cruellement les déboires oratoires de Vaillant devant des publics plus sensibles aux effets de tribune qu'à la symbolique du personnage. Cf. LEFRANC G. et COLLART P., « Marcel Sembat. Pages du journal inédit », *Le Mouvement social*, n° 107, avril-juin 1979, p. 104.

<sup>3</sup> HOWORTH J., *Edouard Vaillant. La création de l'unité socialiste en France*, EDI-Syros, 1982, p. 56.

<sup>4</sup> JACQUEMET G., *Belleville au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1984.

<sup>5</sup> Cf. notamment les travaux de P.H. HUTTON, *The Cult of the Revolutionary Tradition. The Blanquists in French Politics, 1864-1893*, Univ. of California Press, 1981 ; - Howorth J., *op. cit.* ; - Vigier P. (dir.), *Blanqui et les blanquistes*, Société d'Histoire de la Révolution de 1848-SEDES, 1986.

<sup>6</sup> SOREL G., « La décadence bourgeoise et la violence », in *Réflexions sur la violence*, M. Rivière, 1908.

[7](#) Nous reprenons l'heureuse expression de M. Hastings, « Auguste Blanqui et l'imaginaire politique de la rue », intervention au colloque *La Rue, lieu de sociabilité*, Rouen, 16-19 novembre 1994.

[8](#) Le CRC fut fondé en 1881 par les compagnons de Blanqui, peu après la mort de celui-ci. Dix-sept ans plus tard, sa transformation en Parti socialiste révolutionnaire prendra acte, à l'initiative des vaillantistes, des changements politiques intervenus entre temps.

[9](#) « Jamais, pour ma part, ni mes amis, restés seuls, débarrassés des transfuges passés au boulangisme, nous n'avons pris ce titre de « Blanquistes » qu'on nous donne », certifie Vaillant dans *Le Socialiste* du 21 janvier 1890.

[10](#) En 1897, le CRC s'opposera à ce qu'un comité use de l'adjectif « blanquiste » ainsi abandonné, sous peine de confusion politique, aux dissidents boulangistes. Cf. HOWORTH J., *op. cit.* p. 77.

[11](#) Archives nationales [AN], BB18 1982. Compte rendu du commissaire de police de Vierzon au procureur de la République, le 25 septembre 1894.

[12](#) A la veille d'assurer le secrétariat de la fédération des Bourses, Pelloutier distingue Baudin parmi les élus socialistes : « communiste, observe-t-il, mais plus encore émeutier (...) qu'étiole l'atmosphère du Palais-Bourbon ». *Les Temps Nouveaux* du 6 juillet 1895, texte reproduit in JULLIARD J., *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Paris, Seuil, 1971, p. 343.

[13](#) Cité par DOMMANGET M., *Les idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui*, M. Rivière et C<sup>ie</sup>, 1957, p. 344.

[14](#) Archives de la Préfecture de Police [APP], BA/1514. Rapport du 6 avril 1885 sur le meeting tenu salle Graffard.

[15](#) Editorial de Vaillant, *Le Réveil social du Centre* du 27 juin 1885.

[16](#) *Ni Dieu ni Maître* du 20 novembre 1880.

[17](#) Henri Place in *L'Homme libre* du 26 juin 1888.

[18](#) AN, F7 12587. Rapport du commissaire spécial, le 12 mai 1891. Baudin s'exprime à Fourmies, peu après la fusillade du 1<sup>er</sup> mai.

[19](#) *Le Parti socialiste* du 3 janvier 1892.

[20](#) *Le Nouvelliste de Saint-Amand* du 3 avril 1892.

[21](#) BRUNET J.-P., *Saint-Denis, la ville rouge, 1890-1939*, Paris, Hachette, 1980, p. 62.

[22](#) *Le Tocsin populaire du Berry* du 4 novembre 1899.

[23](#) APP, BA/1514. Rapports des 23/1 et 18/2/1883 sur les réunions tenues au Tivoli-Vaux-Hall et salle Rivoli.

[24](#) Cf. MICHEL L., *Mémoires*, Paris, Maspéro, 1976, p. 324sq.

[25](#) APP, BA/1514. A compter du 24 novembre, le CRC tient chaque soir une permanence où les militants viennent chercher les consignes transmises par ailleurs lors des meetings dont la fréquence croît au fur et à mesure que monte la pression.

[26](#) Expression prêtée à Eudes lors de la réunion du comité de vigilance tenue le 1<sup>er</sup> décembre 1887. Rapport du 2 décembre 1887. APP, BA/1514.

[27](#) DA COSTA C., *Les blanquistes*, M. Rivière et C<sup>ie</sup>, 1912, p. 59.

[28](#) APP, BA/1514, rapport du 1<sup>er</sup> décembre 1887, confirmé par le compte rendu que *Le Temps* du 2 décembre 1887 donne de la réunion.

[29](#) Cf. *Le Cri du Peuple* des 2, 3, 4 et 5 décembre 1887.

[30](#) *Le Cri du Peuple* du 4 décembre 1887.

[31](#) *L'Homme libre* du 10 août 1888.

[32](#) APP, BA/1515. Rapport du 7 août 1888.

[33](#) *Ibid.*

[34](#) *Le Cri du Peuple* du 10 août 1888.

[35](#) Ceux-ci auraient été tirés place de la République, mais les autres récits de la journée n'en font pas état.

[36](#) *Le Cri du Peuple* du 10 août 1888.

[37](#) *Ibid.*

[38](#) *L'Homme libre* du 20 août 1888.

[39](#) *Le Cri du Peuple* du 19 août 1888, lettre de Vaillant.

[40](#) Cf. PIGENET M., *Les Ouvriers du Cher (fin XVIII<sup>e</sup> siècle-1914). Travail, espace et conscience sociale*, Ed. de l'ICGTHS, 1990, p. 309-313.

[41](#) *La République sociale* du 5 décembre 1886. L'hebdomadaire, précisons-le, paraît à Vierzon.

[42](#) Archives du Cher - AdC -, 21 M 21. Profession de foi de Baudin, juin 1887.

[43](#) AN, F7 12 587, rapport du commissaire spécial, le 5 mai 1891.

[44](#) *Le Réveil du Nord* du 22 novembre 1891.

[45](#) TREMPE R., « présentation des Mémoires d'un militant mineur. J.-B. Calvignac, maire de Carmaux », *Le Mouvement social*, avril-juin 1963, p. 130.

[46](#) APP, BA/1515. Rapport Ricin du 6 juillet 1893. A la différence de membres des Jeunesses blanquistes, proches des dissidents du CCSR, qui se vanteront d'avoir participé aux violences, le CRC décidera... d'attendre.

[47](#) BARROWS S., *Miroirs déformants. Réflexions sur la foule en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Aubier, 1981, p. 37-39.

[48](#) La remarque vaut au-delà de ces années. En 1905, les vaillantistes sont totalement étrangers aux barricades, plus symboliques que solides, élevées à Limoges lors des sanglants affrontements qui accompagnent les manifestations de grévistes. Cf. MERRIMAN J., *Limoges, la ville rouge. Portrait d'une ville révolutionnaire*, Paris, Belin, 1990, p. 351-375.

[49](#) Cf. ce que disent à ce propos Robert V., *Cortèges et manifestations à Lyon (1848-1914)*, thèse, Univ. Lyon II, 1990, p. 479 et TARTAKOWSKY D., *Les manifestations de rue en France, 1918-1968*, thèse, Univ. Paris I, 1994, p. 7-16.

[50](#) Lettre à J.-P. Becker du 23 février 1872, citée par P. MARTINEZ, « Amis éprouvés et sûrs : les réfugiés blanquistes en Angleterre, 1871-1880 », in VIGIER P. (dir.), *op. cit.*

[51](#) IFHS, fonds Eudes, 14 AS 99bis. La Commune révolutionnaire, Aux Communeux, 1874. On sait que Vaillant fut le rédacteur de ce manifeste.

[52](#) Avis au peuple. Toast du 25 février 1851, cité par V. VOLGUINE, *Textes choisis. Les idées politiques et sociales de Blanqui*, Paris, Ed. sociales, 1971, p. 124.

[53](#) Muet sur les autres écrits de Blanqui, *Le Républicain socialiste du Centre* publie en feuilleton *l'Armée esclave et opprimée* à partir de juillet 1883.

[54](#) Appel de la Jeunesse socialiste révolutionnaire paru dans *Le Tocsin populaire* du 11 janvier 1896.

[55](#) *Ibid.*

[56](#) Déclaration et règlement, *Le Parti socialiste* du 21 février 1892.

[57](#) *Le Tocsin populaire du Berry* du 24 février 1900.

[58](#) Propos tenus salle Favié, le 30 novembre 1887 et rapportés par *Le Temps* du 2 décembre 1887.

[59](#) Citée par P. MARTINEZ, *op. cit.*

[60](#) En plus des rapports de police, la presse blanquiste et vaillantiste abonde en comptes rendus détaillés de ces anniversaires. Cf., entre autres, *Le Républicain socialiste du Centre* du 23 mars 1884 et *Le Parti socialiste* du 27 mars 1892.

[61](#) AdC, 7 F 58. Manuscrit du discours prononcé à Meillant le 24 janvier 1892.

- [62](#) AdC, 21 M 21. Rapport du commissaire central, le 28 juillet 1886.
- [63](#) AN, BB18 1982. Rapport du 25 septembre 1894 sur les déclarations de Baudin à Vierzon.
- [64](#) APP, BA/1514. Rapport du 18 février 1883 sur les propos tenus par Eudes salle Rivoli.
- [65](#) AdC, 25 M 62. Rapport du 29 septembre 1888 sur les propos tenus par Tanchoux à Bourges. APP, BA/1514 du 4 juin 1882. Rapport sur les déclarations de Chauvière salle Rivoli.
- [66](#) APP, BA/1514. Rapport du 23 janvier 1883 sur les déclarations de Vaillant au Tivoli-Vaux-Hall.
- [67](#) APP, BA/1515. Rapport de Némou du 3 janvier 1890 sur le discours prononcé par Baudin devant la tombe de Blanqui.
- [68](#) AdC, 25 M 89. Rapport du 18 mars 1891 sur les propos tenus par Baudin à Vierzon.
- [69](#) AdC, 25 M 89. Rapport du 2 mars 1890 sur les propos tenus par Foucher à Bourges.
- [70](#) *Ni Dieu ni Maître* du 20 novembre 1880.
- [71](#) *Le Cri du Peuple* du 19 mars 1884.
- [72](#) *Le Réveil social du Centre* du 21 février 1885.
- [73](#) MICHEL L., *op. cit.*, p. 249-250.
- [74](#) *Ni Dieu ni Maître* du 10 avril 1881.
- [75](#) *Le Cri du Peuple* du 2 décembre 1887.
- [76](#) AdC, 25 M 89. Rapport du 6 septembre 1891 sur une réunion tenue à Bourges.
- [77](#) Texte anonyme de présentation du premier numéro de *La République sociale* du 2 octobre 1886.
- [78](#) « Il faut prouver aux bourgeois qu'on ne les craint pas. [...] les socialistes révolutionnaires sauront bien se défendre », prédit Féline, à Bourges, au lendemain de la manifestation des Invalides. AdC, 25 M 89, rapport du 22 mars 1883. Treize ans plus tard, un autre militant vaillantiste rendu furieux par la multiplication des arrestations et des perquisitions réclame un retour à « l'action révolutionnaire ». *Le Tocsin populaire* du 11 juillet 1896.
- [79](#) Intervention de Vaillant à la Chambre, *Journal officiel, Chambre-Débats*, 10 février 1894, p. 180.
- [80](#) AdC, 25 M 89. Rapport du 20 septembre 1891 sur les propos tenus par Baudin à Mehun/Yèvre.
- [81](#) AdC, 20 M 34. Rapport du 17 juillet 1881 sur une réunion organisée à Vierzon.

[82](#) Proclamation du comité républicain socialiste de Vierzon. *Le Réveil social du Centre* du 17 octobre 1885.

[83](#) APP, BA/1514. Le 7 décembre 1887, une affiche signée par Eudes et Vaillant remercie les républicains de Paris qui, à l'appel du CRC, ont « abattu Ferry et sauvé la République du coup d'Etat, des massacres et de la réaction ». Six mois plus tard, la même préoccupation amène Vaillant à déclarer qu'à « la première alerte, il faudra descendre dans la rue et faire des barricades ». APP, BA/1515, rapport du 6 juin 1885.

[84](#) *L'Homme libre* du 20 août 1888.

[85](#) *Le Républicain socialiste du Centre* du 16 mars 1884.

[86](#) Cf. VILLEPONTOUX M.-J. et LE NUZ D., « Révolution et politique du réalisme », in VIGIER P. (dir.), *op. cit.*, p. 105-127.

[87](#) VAILLANT E., *La France et l'Opinion*, cité par HOWORTH J., *op. cit.*, p. 87.

[88](#) Entretien paru dans *Le Radical* du 21 juillet 1891 et repris par *Le Parti socialiste* du 2 août 1891.

[89](#) *Le Parti socialiste* du 29 juin 1891.

[90](#) *Le Petit Sou* du 26 octobre 1900.

[91](#) *Ibid.*

[92](#) L'expression figure dans la motion de synthèse adoptée en 1908, à Toulouse, lors du congrès de la SFIO.

[93](#) *Le Petit Sou* du 26 octobre 1900.

[94](#) APP, BA/1514. Selon un rapport daté du 6 janvier 1890, les partisans de Vaillant ressentiraient un « grand découragement touchant l'emploi du suffrage universel et un désir de retourner aux traditions des groupes secrets et des complots... ».

[95](#) En 1892, Guesde demeure partisan d'une révolution violente qu'il juge « inévitable ». Réponse ouverte à Fernand Pelloutier, *La Démocratie de l'Ouest* du 25 octobre 1892, citée par JULLIARD J., *op. cit.*, p. 315.

[96](#) On sait que Louise Michel se disait anarchiste et blanquiste. Cf. HOWORTH J., *op. cit.*, p. 61. Les amis de Vaillant ne demeurent pas toujours insensibles aux arguments des disciples de Bakounine. En 1886, plusieurs socialistes berruyers rallient le groupe anarchiste local. AdC, 25 M 45. En 1893, à Paris, les Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes, proches du CRC, subissent une scission dont bénéficient les anarchistes. Cf. MAITRON J., *Le Mouvement anarchiste en France*, Sudel, 1951, t. I, p. 138-139.

[97](#) A savoir Baudin (Cher), Vaillant (Paris-XX), Chauvière (Paris-XV<sup>e</sup>) et Walter (Saint-Denis). Coutant, élu à Ivry sous l'étiquette du POF rejoindra ultérieurement le CRC.



[98](#) Le Parti socialiste révolutionnaire est créé le 1<sup>er</sup> juillet 1898.

[99](#) *Le Tocsin populaire du Berry* du 11 février 1899.

[100](#) Une grève générale que Pelloutier présente comme le substitut à une trop coûteuse prise d'armes. Cf. le dialogue de la brochure signée, en 1895, avec H. Girard *Qu'est-ce que la grève générale ?* - JULLIARD J., *op. cit.*, p. 319-333 -. A l'ouvrier qui parle de recommencer le 18 mars, son interlocuteur réplique : « Pourquoi n'ajoutes-tu pas le 24 mai ? ».

[101](#) Cf. JULLIARD J., *op. cit.*, p. 118.

[102](#) Ainsi que le prescrit l'amendement adopté lors du congrès constitutif de 1895. *Ibid.*, p. 129-130.

[103](#) Le plus célèbre est Victor Griffuelhes qui, élu secrétaire général de la CGT, en 1901, a milité plusieurs années avec les vaillantistes dont il portait les couleurs, à Paris, lors des élections municipales de 1900. *Ibid.*, p. 130.

[104](#) REBERIOUX M., « Le socialisme français de 1871 à 1914 », in Droz J. (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. II, Paris, PUF, 1974, p. 206-207.

[105](#) Trente ans plus tard, la comparaison s'impose d'autant plus que *La Guerre sociale* rencontre un certain écho dans les secteurs influencés par les groupes de jeunesse issus des anciennes organisations vaillantistes. R. Perceau qui, en 1910, présente la motion hervéiste a lui-même appartenu au PSR. De manière plus anecdotique, notons enfin que ses nombreuses condamnations valent à Hervé le surnom discutable de « Blanqui de la Troisième République ». Cf. COMPERE-MOREL (dir.), *Encyclopédie syndicale et coopérative de l'Internationale ouvrière*, A. Quillet, 1912, t. I, p. 153.

[106](#) HOWORTH J., *op cit.*, p. 323-337.